

CINÉ MAGAZINE

29 NOVEMBRE 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Claudette Colbert
dans "CLÉOPÂTRE"

Pour les soins de votre beauté

demandez conseil au plus qualifié :

VOTRE PHARMACIEN

qui vous indiquera les seules préparations efficaces, c'est-à-dire possédant les vertus curatives sans lesquelles un produit dit de beauté ne peut que dissimuler les imperfections de votre peau au lieu de les guérir.



Cr. T. Burnand
FORMULES DU
Dr Alfred CURIE

LA MÉTHODE THO RADIA

EMBELLISSANTE PARCE QUE CURATIVE

vous sera salutaire, car les substances actives contenues dans les spécialités THO-RADIA assainissent la peau et donnent au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, en combattant toutes les flétrissures du visage. La signature du pharmacien qui prépare ces produits constitue une garantie indiscutable quant à leur innocuité et à leur efficacité.

CRÈME POUDRE SAVON

à base de RADIUM et de THORIUM THORIUM, RADIUM, TITANE THORIUM et BAUME du PÉROU
Le pot : 15 francs. Le tube : 10 francs Sept coloris. La boîte : 12 fr. 50 Le pain de 100 grammes : 3 francs

CHEZ LES PHARMACIENS EXCLUSIVEMENT

MENTOR-PUBLICITÉ

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DE LA

CINÉMATOGRAPHIE

ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

Édition 1934

Toutes les adresses :

ARTISTES - METTEURS EN SCÈNE

SCÉNARISTES - PRODUCTEURS

STUDIOS - CINÉMAS de France et de l'Étranger

Envoi franco : Paris : 30 francs - Province : 35 francs - Étranger : 50 francs

Édition de Ciné-Magazine - 9, rue Lincoln, Paris - BALZAC 24-87

LES POTINS DE LA SEMAINE

PAN SUR LES DOIGTS

Le poste de T. S. F. des P. T. T. a donné l'autre soir une audition des Miettes, de M. Edmond Sée. Or, ladite audition s'est vue privée d'une longue tirade où il est question de baisers et de plusieurs répliques où l'on parle en termes plus ou moins couverts de caresses...

Censure... censure... ici comme ailleurs au nom du Tact, de l'Ordre, de la Morale, que sais-je encore...

Mais où l'incident devient franchement comique c'est lorsque l'on sait que l'auteur de la pièce incriminée, M. Edmond Sée, est le grand maître de la censure cinématographique. Que comme tel il lui est arrivé de mutiler et même d'interdire (n'est-ce pas, Segol) quelques belles œuvres du cinéma mondial et même français...

Le censeur censuré, en vérité c'est trop beau... On a peine à ne pas applaudir des deux mains... Il y a comme cela quelque part une fable du voleur volé, à laquelle fera bien de réfléchir M. Edmond Sée en personne...

CHACUN SA VÉRITÉ

Il arrive parfois que nous plaignions sincèrement les pauvres lecteurs des journaux spécialisés dans la chose cinématographique...

C'est ainsi qu'on se demande quelle peut être l'opinion du lecteur désireux de connaître le retentissement du cinéma français à l'étranger.

Ouvrez Pour Vous, par exemple. En bonne place vous trouverez ceci :

" Le dernier milliardaire, fraîchement accueilli à Paris, rencontre à Londres un succès extraordinaire "

Prenez maintenant la feuille de l'Agence d'Informations cinématographiques et lisez.

" Le Dernier Milliardaire n'a reçu de la critique anglaise qu'un accueil assez réservé "

Blanc ici, noir là, allez donc vous faire une opinion !

LA PRESSE ENCORE...

Beaucoup de critiques et non des moindres, se sont déclaré enchantés par Si j'étais le Patron, effectivement un des meilleurs films comiques français de l'année et qu'interprètent à ravir Fernand Gravey et Max Dearly.

Mais... Mais beaucoup, rendant compte du film ont eu cette phrase pour le moins malheureuse " Enfin un pur esprit français d'un réalisateur bien de chez nous "

Français ? M. Richard Pottier, réalisateur de Si j'étais le Patron, s'appelle en réalité, Deutsch.

Cela d'ailleurs n'enlève rien aux qualités du film qui sont grandes...

SÉGUR ET LA SUITE...

Quoiqu'on en parle plus guère, notre vieille connaissance, le Comte de Ségur

vit toujours retiré du monde, et même du demi en la quiète villégiature qui lui a en quelque sorte été imposée à la suite de certains excès étyliques ; nous voulons parler de la Prison de Pontoise...

Seulement, pour être au vert, M. le Comte, n'en demeure pas moins très actif... Je vous donne en mille l'objet de ses préoccupations actuelles : l'élaboration d'un scénario, que l'illustre prisonnier, destine à son auguste épouse. Cécile Sorel, soi-même...

Comme quoi nous ne manquerons pas de films comiques cet hiver... Car, faut-il ajouter foi à un bruit qui court, M. le Comte, sera probablement libéré, par anticipation, aux alentours du prochain Réveillon...

Il aurait même déjà commandé une nouvelle voiture...

SIGNALEMENT

Quoiqu'on en ait dit, le dernier film de Maë West, ne bat pas tous les records de recette, loin de là... Ce n'est pas un péché, de recommencer éternellement ce qui a réussi, bien sûr. Mais c'est une faute et grave.

Le public, par son abstention, montre qu'il est un peu fatigué, des éternels débâchements canailles de Maë West, de son jeu un tantinet crapuleux. De ses formes rondes et abondantes aussi...

Après une éclipse passagère préférerait-on à nouveau — déjà — la femme mince élancée à la créature bien en chair... Et faut-il ajouter foi aux déclarations d'un confrère, à qui quelqu'un parlait de la créatrice de Lady Lou.

— Maë West ?... Finie, passée de mode. Quant à l'épaisseur de sa silhouette, n'en parlons plus... C'est déjà de l'histoire. Hé, oui... l'histoire de la graisse antique...

TRACASSERIES

Les opérateurs de cinéma vont être, sous peu, munis d'un coupe-fil spécial, destiné, paraît-il, à leur faciliter l'exercice de leur profession en public...

Bravo ! Seulement, si l'on s'en rapporte à l'arrêté du Préfet, ledit Sésame ne sera pas valable : 1° pour les photographies aériennes, 2° pour les prises de vues dans les palais, les jardins publics, les musées, domaines, les monuments ; 3° dans les établissements pénitentiaires, hospitaliers, casernes, navires, arsenaux, terrains, parcs et magasins militaires, etc., etc...

Si bien, qu'on se demande à quoi peut bien servir le bout de carton octroyé, après des tas de démarches par l'Administration ?

Notez que ce n'est pas tout. Dans le doute qu'il reste quelque part un lieu de de prise de vue non désigné ci-dessus, l'arrêté spécifie également « que les maires et les préfets pourront interdire les prises de vues dans des cas exceptionnels, dont ils sont seuls juges d'apprécier l'opportunité ».

Et voilà. C'est beau tout de même la liberté de la presse !

MÉFIANCE

Peu de producteurs se rendent compte de l'évolution de la mentalité des spectateurs depuis la crise. Ceux-ci, et principalement le public des salles d'exclusivité, qu'on le veuille ou non, choisissent maintenant leur spectacle. Nous n'en voulons pour preuve que l'incident ci-dessous :

Nous sortions l'autre soir d'un établissement des Champs-Élysées, lorsque nous fûmes abordé par un homme d'une quarantaine d'années très élégamment mis et respirant la plus large aisance.

— Pardon, Monsieur, nous dit très poliment notre interlocuteur, pourriez-vous me dire si c'est bien ? (Il désignait du doigt les affiches).

— Euh... vous savez, il s'agit d'une opérette, fimes-nous, un peu surpris.

— Oui... je comprends... c'est un navet. Puis, l'homme nous ayant remercié, rejoignit une compagne qui l'attendait à quelques pas de là, et s'en fut un peu plus loin à la recherche d'un spectacle d'une qualité supérieure...

CRI DU CŒUR

Le mot, paraît-il, est de Raimu. Du moins Fantasio nous le rapporte-t-il.

A un récent dîner où avait été invité le créateur de Marius, on apporta à certain moment un poulet fort appétissant mais si petit, si petit...

C'est alors que la maîtresse de maison se penche vers Raimu et, toute joyeuse, l'interroge :

— Que dites-vous de ce plat, cher ami...

— Je dis qu'heureusement, la pauvre bête est morte... elle ne peut parler...

— En admettant qu'elle puisse parler, peut-on savoir ce qu'elle dirait...

— Eh ! bé... Que de monde, que de monde...

UN PROJET

Depuis qu'il n'est plus ministre, et surtout depuis cette déplorable affaire Stavisky, M. Anatole de Monzie se montre complètement dégoûté de la politique — oh ! mais là complètement.

Tout comme le Comte de Ségur, il passe son temps à écrire un scénario. Précisons : il en a tiré un de La Ville Morte, de D'Annunzio. Puis très fier de lui, il a cherché le meilleur metteur en scène français et l'a trouvé en l'espèce de Jacques Feyder. (Ce qui montre qu'il a tout de même du goût).

Ainsi pressenti, quoique sans engagement, et malgré qu'on lui fasse miroiter devant les yeux un nombre respectable de millions, le réalisateur du Grand Jeu a refusé net, après avoir pris connaissance de l'histoire impossible de-la-petite-aveugle-trompée-par-son-mari (Brou le vilain).

Bravo, Feyder !

L'HOMME INVISIBLE.

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS } FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.
Tous nos abonnements } ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.
partent du 1^{er} et du 15 } — (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.
de chaque mois.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité commerciale : Mentor publicité, 147, avenue Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80

ANNABELLA...

victime de ses metteurs en scène...?

C'EST *Le Million*, ce chef-d'œuvre d'humour et de finesse, tout en nuances, qui nous révéla vraiment la jeune fille que nous avons vue naguère dans le *Napoléon* d'Abel Gance, puis dans quelques bandes assez médiocres. René Clair sut mettre autour d'elle assez de douceur, de poésie et de lumière pour donner à son étrange visage un charme très particulier. Sa mélancolie, sa tendresse, ses moues de jeune fille, quelque chose de nerveux et de réservé à la fois composaient une image harmonieuse, troublante, émouvante même parfois. Annabella nous apparaissait comme un curieux mélange de réalité et de rêve, de romanesque et d'exactitude, en même temps insérés dans la vie quotidienne et s'en échappant sans cesse. Telle nous l'avions vue dans cette œuvre, telle nous la retrouvâmes par la suite dans *Un soir de rafle*, de Carmine Gallone — visiblement influencée par l'auteur de *Sous les toits de Paris* — qui lui avait confié le rôle d'une petite chanteuse de café conc' amoureuse du champion de boxe Préjean. *Paris-Méditerranée*, de Joë May, renouvelait quelque peu cet aspect, mais parfois assez fâcheusement, et les passages où l'héroïne rappelait tantôt Lilian Harvey, tantôt Lily Damita, n'étaient pas des mieux venus. Fidèle à lui-même et à ses souvenirs, René Clair, la reprenant pour *Quatorze Juillet*, nous la montra discrète, sérieuse, un peu triste, comme avant. Quant au rôle dont elle s'acquittât dans *Mademoiselle Josette ma femme*, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il n'ajouta rien à son prestige.

C'est alors que Paul Fejos, l'auteur de l'adorable *Solitude*, nous offrit d'Annabella un visage tout à fait différent de celui que nous connaissions. *Marie, légende hongroise*, nous apprit d'abord qu'elle pouvait atteindre au pathétique sans artifice. Puis dans un film qui reste un des meilleurs dans le genre "film de jeunesse" et qui contient deux ou trois trouvailles d'excellent cinéma, *Gardez le sourire*, nous surprîmes une Annabella joyeuse, violente, humaine que nous n'aurions pas soupçonnée. Contrainte, ainsi que son jeune compagnon — Gustave Froelich — à lutter contre l'adversité, mais résolue à accepter la vie avec vaillance et même avec entrain, elle nous parut si spontanée, si vraie, si naturelle que cette découverte fut un véritable enchantement. L'image idéalisée d'autrefois s'effaçait devant cette révélation. Elle ne cherchait pas à être jolie ni séduisante, mais avant tout sincère et véridique : la première scène, celle du suicide manqué, la laissait quelque temps, au bord du fleuve où elle s'était lancée, trempée et pleurant des larmes de découragement et de rancune contre une vie qui l'avait brisée. Dans la suite, ses jeux imaginés avec son partenaire, ses joies enfantines, son exubérante gaieté, tout semblait nous faire assister à une complète transformation. Nous rendîmes grâce à son metteur en scène ; l'artiste avait eu là une merveilleuse occasion de se mettre en valeur et

Ci-contre : Annabella dans
Un fils d'Amérique.

d'imposer une face nouvelle de son talent. Notre joie devant être, hélas, de courte durée : ce qui suivit le mirage de *Gardez le sourire* nous replongea dans l'ambiance du début et Annabella reprit son aspect familier.

On a fort discuté sa création du film de Nicolas Farkas, tiré du livre de Claude Farrère, *La Bataille*. On a souvent prétendu que le personnage de la marquise Yorisaka était trop typiquement japonais, trop particularisé dans le roman, pour qu'on pût se satisfaire de la silhouette tracée par Annabella. Quelle que soit la part de vérité qu'il y a dans les critiques, le caractère humble, effacé, secrètement douloureux de la jeune femme s'adaptait très bien — trop bien même — au tempérament de l'interprète. Douce, passive, résignée, étouffant ses regrets sous le respect dû à son seigneur et maître, elle passait, légère comme une âme ; son existence semblait infiniment ténue, presque impalpable et douée d'immatérialité. Elle était charmante ainsi et parée, comme toujours, d'une espèce de grâce mystérieuse. Seulement, nous sentions que cette petite marquise japonaise était un peu trop la sœur de la jeune danseuse du *Million*.

Ce qui s'est produit ensuite n'a pas laissé d'être assez fâcheux pour elle : presque en même temps nous l'avons vue dans deux rôles qui ne lui convenaient absolument pas : au théâtre, dans *Comme il vous plaira*, de Shakespeare, adapté par Jules Supervielle, à l'écran, dans *Caravane*, mise en scène par Erik Charrel — deux rôles d'ailleurs absolument opposés. Dans la composition du personnage de la princesse d'opérette comme dans celle de la Rosalinde du grand poète, il aurait fallu qu'Annabella cessât d'être elle-même. Le caractère fortement marqué de l'héroïne de la pièce et le caractère fantaisiste du film exigeaient qu'elle abandonnât sa personnalité coutumière. L'a-t-elle senti ? Elle a paru gênée et cette gêne a percé dans son interprétation. Nous avons assisté à une sorte de compromis où demeurait trop présente l'actrice telle que nous la connaissons, et cet état intermédiaire ne pouvait que nuire à ses deux créations.

Cette aventure vient de se renouveler, mais d'une façon plus sensible encore, dans le film d'Alexis

Dans le rôle de Violine de Napoléon, son premier film.



Le plus récent portrait d'Annabella.

Granowski, *Les nuits moscovites*. Annabella y incarne une jeune Russe, fiancée contre son gré à un riche marchand de farine et amoureuse d'un jeune officier qu'elle a soigné comme infirmière. A la suite d'un drame qui se noue entre les deux rivaux, et à l'issue duquel le jeune capitaine se voit entraîné très loin et risquant à la fin sa vie devant le tribunal militaire, la jeune fille va intercéder auprès de l'homme qu'elle doit épouser en faveur de l'homme qu'elle aime. Rôle difficile, périlleux même pour une grande artiste, rôle plein d'embûches, exigeant à la fois une singulière maîtrise et un don profond des nuances. Il est arrivé à son interprète ce qu'on pouvait prévoir : elle n'a retenu du rôle que le côté extérieur — grâce, émoi, mélancolie, chagrin — et c'est très exactement une "petite jeune fille" d'avant guerre (l'action se passe en 1916) qu'elle nous a présentée. On ne se rend pas compte, sur le moment, de ce que la situation si fautive, puis l'intervention douloureuse de l'héroïne peuvent avoir de déchirant ; on ne se trouve ni ému ni saisi en aucune manière. Ce qui nous frappe, c'est qu'Annabella est toujours bien jolie, bien attirante avec son visage rêveur et fermé.

Nous avons trop de sympathie pour elle pour ne pas espérer une revanche, un nouveau départ qui la libère de ce piétinement. Ses premiers metteurs en scène, c'est entendu, l'ont cantonnée dans un seul genre de rôle et sur eux retombe une partie de la faute. Mais Annabella se doit de vouloir sortir de ce "poncif" et de ne pas rester cette jeune fille modeste et contenue que nous retrouvons ailleurs, dans le cinéma français et américain. Comme la plupart des acteurs et des actrices, elle ne donne le meilleur d'elle-même que sous la direction personnelle, originale, créatrice même, d'un bon metteur en scène. Quel est celui qui entreprendra de la délivrer d'elle-même et de son mythe pour nous donner une "autre" Annabella ?

HENRI AGEL.





MAITRE BOLBEC ET SON MARI

FILM RACONTÉ

Colette Bolbec, femme moderne, est une des plus célèbres avocates du Barreau de Paris. Elle aime son mari, Edmond, qui, lui, l'adore ; cependant entièrement accaparée par ses multiples affaires, grisée par le succès de quelques heureuses plaidoiries, M^e Bolbec néglige totalement et son mari et son intérieur, et c'est à peine si entre deux consultations elle voit Edmond. D'ailleurs, dans le tourbillon de ses occupations, elle ne s'aperçoit pas non plus que près d'elle, Valentin, son secrétaire, devient chaque jour plus amoureux d'elle.

Un ami d'Edmond, Kramsen, victime lui aussi du progrès féministe, est délaissé par sa femme, célèbre doctoresse ; aussi, pour se consoler, a-t-il l'idée de fonder un Club original : le « Club des Maris délaissés », où, dans un décor élégant, tous les pauvres maris délaissés des femmes d'affaires, doctresses, avocates, grandes couturières, etc..., enfin toutes les victimes de l'évolution intellectuelle féminine, viendront se réfugier à la recherche de l'âme sœur à leur goût.

Kramsen voudrait entraîner Edmond qui reste désespéré de l'abandon de Colette ; mais ne peut se décider à la tromper. Il aime sa femme ce mari !

Et les dossiers continuent à s'empiler chez Colette de plus en plus prise par son métier. Une affaire l'absorbe complètement pour le moment ; il s'agit de débrouiller le cas de Rébiscoul qui, de fort bonne foi, a ajouté un zéro sur un testament en sa faveur. « Si seulement vous aviez volé 150.000 francs dans le coffre-fort de votre patron, lui dit M^e Bolbec, je dirais qu'il s'agit d'un vol par amour et je pourrais plaider ».

Docile, Rébiscoul décide de forcer le coffre-fort.

Madeleine Soria..... Colette BOLBEC
Lucien Baroux RÉBISCOUL
Debucourt Edmond BOLBEC
Rosine Déréan Cécile POINTET
Christian-Gérard VALENTIN

M^e Bolbec doit aussi faire gagner le divorce à une petite bourgeoise bien simplette : Cécile Pointet qui a eu la maladresse de se faire pincer en flagrant délit d'adultère par son mari. Au cours d'une visite de Cécile à son avocat, Edmond Bolbec la rencontre dans l'antichambre, la trouve à son goût et décide aussi de s'intéresser à son cas.

Mais Colette n'est pas longue à s'apercevoir de l'intérêt subit de son mari pour Cécile Pointet ; au chagrin qu'elle en éprouve, elle comprend que son mari lui est toujours très cher, plus cher encore que son métier, que la célébrité, et, pour n'être plus que la femme d'Edmond, elle renonce aussitôt à sa toge.

Et la voilà redevenue Mme Bolbec, épouse, femme d'intérieur et mondaine. Mais ses nouvelles occupations ne la satisfont pas et elle s'ennuie bientôt. Aussi, pour se distraire, ne tarde-t-elle pas à prêter une oreille complaisante aux propos amoureux de son ancien secrétaire : Valentin.

Mais Edmond s'aperçoit du danger. Mieux vaut être un peu délaissé que trompé et comme entre deux dangers, il faut choisir le moindre, il vient de lui-même conseiller Colette de reprendre sa toge et son activité. Colette hésite, mais justement l'infortuné Rébiscoul, qui entre temps a commis les pires méfaits, vient supplier son ancienne avocate de le tirer d'affaire. Et Colette, en apprenant qu'elle aura pour adversaire un grand maître du Barreau, se sent reprise par son métier et accepte de plaider encore ce dernier procès ; mais d'autres suivront. Et Colette se retrouve la femme affairée du début.

Oui, mais... elle aura pour secrétaire son mari.

Beaucoup de talents... Trop de talents ! Pas de génie

nous dit

CÉCILE SOREL

MADAME Cécile Sorel, dans la loge qui fut celle de la grande Sarah, voulut bien, en attendant le moment de paraître en scène, exprimer le jugement définitif que nous attendions d'elle.

Comme il sied que l'acteur oublie le public auquel il se donne en représentation, Mme Cécile Sorel satisfait notre curiosité tout en semblant ignorer notre présence. Tout le temps que nous passâmes auprès d'elle, ses regards ne quittèrent point l'image séduisante reflétée par le miroir et leur fixité eut pu donner à croire qu'elle expérimentait, sur sa propre personne, son pouvoir hypnotique.

« — Ce qui fait la supériorité du cinéma américain, dit la voix aux modulations étudiées, c'est qu'il a su capter les grandes vedettes.

« Je pense à Charles Boyer, à Maurice Chevalier, à prisonniers des chaînes d'or forgées par Hollywood. « Que n'avons-nous les mêmes à leur offrir ! Et qui pouvons-nous opposer à une Greta Garbo, à un « John Barrymore ? »

Jugeant dans son ensemble la production cinématographique mondiale et, en particulier, celle de la France, Mme Cécile Sorel proclame :

« — Je vois beaucoup de talents. Trop de talents... mais pas de génie ! »

**

« — Jamais je ne vais voir de films sur la recommandation de la publicité payée au prix fort, mais je prends conseil d'amis dont le goût m'est connu et je ne le regrette jamais.

« J'ai aimé Mme Greta Garbo dans *La Reine Christine*. Cette œuvre est splendide, d'une puissante sobriété, et, chose rare, elle respecte le style et la tradition. Enfin, le texte n'est pas qu'un assemblage de pauvres mots, il est l'expression de la pensée.

« *L'Impératrice rouge* ne m'a pas donné ce que j'espérais. Le film s'arrête où il devrait commencer et cette remarque s'applique aussi bien à la réalisation qui eut pour vedette Mme Elisabeth Bergner. « Pourquoi ne nous montre-t-on pas Catherine devenue *La Grande*, Catherine mûrissante et d'autant plus ardente, sauvage et amoureuse ? Cela serait très beau. Comment n'y a-t-on pas songé ? »



(Photo Manuel Frères

Cécile Sorel dans sa loge avant d'entrer en scène pour *Sapho*

— La vérité historique, commençons-nous...

« — Je ne pense pas qu'on doive y attacher une grande importance, pourvu que le film soit bon ! »

Avec l'impétuosité de sa nature, Mme Cécile Sorel a répondu à la question que beaucoup n'auront pas manqué de se poser.

Sur l'adaptation des œuvres de Molière :

« — C'est là pure folie ! Même très parlant, le film ne saurait rendre ce verbe qui est de l'action psychologique et nous donnera des personnages embryonnaires, une esquisse pour un dessin ferme accompli... Mais attendons... laissons les événements décider si j'ai tort ou raison. »

Sapho écoute rêveusement les appels de cloches traversant le ciel lumineux de Provence. Sorel, dans quelques minutes à peine, sera la femme pitoyable, acharnée à défendre son bonheur. Sans doute elle pense à cette lutte prochaine où, chaque soir, elle épuise ses forces mais, voulant que j'emporte une parole d'espoir après les critiques, hélas ! justifiées :

« — J'ai goûté un film français d'une très belle qualité. Je veux parler de *La Bataille* qui mêle la nature, les éléments, nos forces grandioses... *La Bataille* nous exalte en nous élevant au-dessus de la condition humaine. »

**

Cette remarque nous poursuit :

« — Beaucoup de talents... Trop de talents !... Pas de génie ! »

Quel remède peut guérir le mal dont nous souffrons ?

Jacques LOMBARDY.



KH 205

Le secret du succès de KATHERINE HEPBURN

« Katherine Hepburn fait à tous le compliment d'être restée très humaine et de considérer chacun comme un être humain. Cela n'est-il pas préférable à un accueil aimable et à un sourire indifférent pour tous ? Si vous lui plaisez, c'est vous qu'elle aime et non pas ce que vous représentez socialement. Elle est sincère ».

Voilà comment son directeur Georges Cukor décrit Katherine Hepburn, la star la plus discutée. Lui, qui a dirigé les prises de vue de *Bill of Divorcement* et *Little Women* et la connaît sans doute mieux que quiconque à Hollywood. En effet, les metteurs en scène et tous ceux qui travaillent aux côtés d'une étoile sont les mieux qualifiés pour exprimer une opinion.

Pendant qu'on tournait *Little Women*, Katherine Hepburn arrivait chaque matin à neuf heures pour ne repartir qu'à six heures et demi du soir. Elle déjeunait avec son directeur. Durant les neuf semaines de travail, elle abandonna complètement sa maison, sa famille, ses amis et sa vie normale telle vous et moi pouvons la concevoir. Le soir, elle prenait un repas chez elle, rapidement, et dès qu'il était terminé, se jetait dans son lit. Tout le temps passé chez elle

était consacré au sommeil, anéantissement physique. Toute entière, elle s'est donnée à son travail, à ses camarades de studio : bonne et mauvaise humeur, joie de vivre, tristesse, ambition, amour. Ses émotions et ses réactions — avec ses qualités et ses défauts — furent vécus entre les portants de cette scène sur laquelle Georges Cukor régnait en monarque absolu. Après avoir ainsi tourné deux films de compagnie, ils doivent se connaître à fond et comme bien peu d'humains ont eu une chance de le faire. Quand un film est terminé, la star et son metteur en scène ne peuvent avoir que deux sentiments l'un pour l'autre : haine ou admiration, mépris ou respect. Libre à eux de dissimuler au reste de l'univers, mais ils savent parfaitement ce qu'ils pensent l'un de l'autre.

Le lendemain du dernier tour de manivelle à *Little Women*, Katherine exprima une opinion : « Un beau film » — comme s'il ne la concernait en rien — « et grâce à Georges Cukor. C'est lui que je voudrais avoir comme metteur en scène pour mes autres films, je ne veux personne d'autre ; il faudra que cela s'arrange. Un film dépend du metteur en scène ».

Pour une star, admettre pareille chose, dire que

son propre succès dépend de son directeur — il y avait du nouveau à Hollywood ! — Dieu sait si les acteurs sont prêts à s'attribuer personnellement le succès d'une pièce ou d'un film. Ce que disait Katherine de Georges Cukor valait les honneurs d'une édition spéciale ! Et cependant tous les échos d'Hollywood avaient retenti du bruit de leurs querelles pendant les prises de vue !

« Bien sûr qu'Hepburn remercie le ciel à genoux chaque soir de ne pas encore avoir été étranglée par Cukor » disait-on couramment.

Personne n'assistait aux répétitions ou aux prises de vue, — non pas que Katherine, comme Greta Garbo soit impressionnable et déteste travailler en public — elle devient inconsciente de tout pendant qu'elle joue et ne pense qu'à son rôle, mais les témoins auraient pu ne pas comprendre. Georges Cukor clignait de l'œil en racontant cela.

Ne pas comprendre et mal interpréter les ouragans quotidiens, les hurlements du metteur en scène au milieu d'une tirade de Katherine. Et surtout, un observateur n'aurait rien compris à sa crise de nerfs...

Pendant trois jours, il avait fallu pleurer, et de

vraies larmes, Cukor le voulait. Au bout de ce temps, la source était tarie, ni Katherine Hepburn, ni Frances Dee, sa partenaire, ne pouvait trouver une autre larme, et il fallait tourner la mort de Beth :

« Vous n'allez pas me laisser en panne maintenant, mes enfants », clamait pathétiquement George.

Les larmes revinrent, la scène put enfin être terminée, mais les deux protagonistes, leur travail terminé, se mirent à rire, à rire, puis piquèrent une crise de nerfs ; qu'aurait pu penser un observateur ?

Le jour où fut tournée la scène où elle devait porter Jeanne Parker et descendre ainsi l'escalier, Katherine était souffrante. Elle avait pu s'échapper et aller voir les siens la veille à Hartford, où son père est un praticien connu et il lui avait recommandé de ne pas faire d'effort et ne rien porter de lourd.

« Et papa qui m'a recommandé de ne pas faire d'effort ! »

« Alors, ne le faites pas », dit Cukor.

« Je vais essayer tout de même ».

Ils se comprenaient, mais qu'aurait dit le visiteur qui aurait entendu Cukor hurlant :

« Je suppose que papa vous a aussi recommandé



Qui croirait à voir ces deux photographies, qu'il s'agit de la même artiste ? Pourtant toutes deux sont des récents portraits de Katherine Hepburn aux multiples visages, au talent peut-être inégal, mais à l'indéniable et attachante personnalité.

d'oublier votre texte!». « Il vous a défendu de descendre sur la rampe! », etc..., incidents journaliers pendant ces neuf semaines. Le studio tenait du cirque et de l'asile de fous, en passant par bien d'autres choses.

La petite Jeanne Parker trouve qu'une petite fille ne peut rien désirer de plus au monde que de tourner un film avec Katherine Hepburn et Cukor et souhaite de tout son cœur avoir à le refaire.

Quand le film fut terminé, — un des plus beaux et des plus productifs de l'écran, — Emily, la coiffeuse, pleurait parce qu'il était fini; Mel Burns, l'expert en maquillage, essayait d'écrire une lettre pour exprimer ses sentiments d'admiration; Ernie Bachrach, le photographe semblait avoir enterré son ami le plus cher. Fini le cirque, fini le travail si intéressant et qui les avait tous tant passionnés, qu'ils avaient tous peur de ne jamais ressentir une telle joie en tournant un autre film!

Un des assistants, lui-même, se demandait ce qui avait bien pu lui arriver. Il avait toujours pratiqué son métier avec la même conscience, seulement, Katherine s'en était aperçu et ne se faisant pas faute de dire à l'un et à l'autre: « Il ira loin, ce garçon, si on lui en donne la chance, et il faut le faire par amour du cinéma! »

Les critiques durent admettre que Katherine était excellente dans *Le Lac*, mais la pièce ne valait pas

grand'chose, ce fut un désappointement pour la jeune vedette, qui se prit à douter d'elle-même.

« Elle a eu du succès et cependant, il est bien difficile d'être toujours une actrice à succès » dit George Cukor: « Quand une actrice est considérée comme grande, elle croit toujours devoir l'être, mais il lui faut des rôles à sa mesure, et c'est le cas de Katherine. Elle pourrait être Jeanne d'Arc ou une Juliette de Shakespeare qui serait vraiment divine ».

Ce qu'il adviendra de Katherine Hepburn, seul l'avenir nous le dira; et George Cukor estime que la vedette a toutes les qualités qui passent la rampe, qui portent sur le public, ce magnétisme des grandes actrices qui ne se rencontre que quelques fois pour chaque génération, et il doit se sentir particulièrement heureux de ne pas l'avoir étranglée pendant les prises de vue de *Little Women*, comme les témoins l'on bien souvent craint. « Mais qu'on la laisse tranquille » crie George Cukor quand on questionne Katherine. « Jugez-la par son travail et non par des interviews. Elle n'a rien d'une cabotine et tient à sa personnalité et à sa vie privée. Si elle est charmante, c'est parce qu'on lui plaît et non parce qu'elle espère un peu de publicité; qu'elle reste naturelle! »

Une seule chose reste à souhaiter, deux plutôt: que Katherine Hepburn ait un sourire si nous la rencontrons, et qu'elle continue à jamais à tourner film sur film avec son directeur favori, George Cukor.

Jean de MIRBEL.

Bibliographie

GUEULE DE SOLEIL (1)

Ce n'est pas au public de cette revue qu'il appartient de faire connaître le nom de Maurice Bessy. Tous ceux qui nous lisent depuis quelque temps déjà, ont pu apprécier ici même ses articles tour à tour fantaisistes ou véhéments, mais toujours généreux pour une cause juste.

Non content de s'être fait, en quelques années, une place enviable dans la corporation cinématographique, Bessy vient de tourner ses yeux vers un autre genre d'activité: la littérature.

Ces jours-ci, en effet, paraît en librairie son premier roman *Gueule de Soleil*, dont le titre, bien dans sa manière, dissimule une œuvre sincère, vraie, émouvante, parfois amère et âpre, faite de réalisme simple et de coloris violent.

Gueule de Soleil (du nom du personnage central), est avant tout le livre typique d'une génération. Celle pour qui la guerre demeure « des vacances qui durèrent quatre ans ».

L'auteur prend son jeune héros sur les bancs du collège, au cours des mois de morne désespoir qui précéderent l'Armistice, pour l'abandonner au seuil de l'Après-Guerre, gonflé des désirs de l'enfance qui finit... Seule une infime différence d'âge l'aura empêché de connaître le destin des lycéens d'A *l'Ouest rien de nouveau* et de *Quatre de l'infanterie*.

Donc peinture d'une époque, mais vue à travers le tempérament extrêmement malléable d'un être qui n'est déjà plus tout à fait un enfant sans être entièrement un homme, et chez lequel toutes les forces tendent vers ce double but: Savoir et Vivre...

Fort judicieusement Bessy n'a pas cherché à enfler démesurément son récit, à planer au-dessus de la mêlée. Son but était tout autre. Analyste par nature et par goût, ce qu'il semble aimer par-dessus tout, *Gueule de Soleil* le démontre suffisamment,

c'est traiter les sujets quotidiens, se pencher sur les humbles et, quoiqu'il s'en défende, les observer avec amour, indulgence et pitié.

Des figures passent, que nous n'oublions pas de sitôt... Telle celle de cet instituteur « de l'arrière » apôtre persuasif d'une religion nouvelle...

Avec quelle tendre ferveur également, quelle émotion, Bessy évoque sa première rencontre de jeune spectateur avec un « pitre » aux godillots éculés, aux pantalons trop longs, à la jaquette étriquée: Charlie Chaplin, enfin, qui, dans ce temps-là, n'était encore que Charlot...

Souvenirs, certainement. Autobiographie, peut-être; encore que le mot évoque généralement un aspect figé, éteint, inanimé des choses du passé. Ici sans y paraître, les événements sont coordonnés, disciplinés dans un ordre qui n'a rien de narratif mais dénote, au contraire, un sentiment de vie fie-vreux, intense, joint à un sens réel de l'observation.

Si l'influence d'un Giono ou d'un Pagnol transparaît parfois (je pense aux dernières pages, d'un lyrisme gonflé de tendresse, où le héros du livre après un regard en arrière sur ce qui fut son existence insouciant d'enfant choyé par une mère admirable, se sent brusquement happé par la vie nouvelle, lourde d'inconnu, qui commence), à dire vrai, on reste étonné de trouver une telle maîtrise chez un presque débutant: maîtrise dans l'art à la fois vigoureux et pudique du récit, maîtrise dans l'art de camper les divers personnages, dont les fils des destinées s'entrecroisent comme sur un métier...

Où nous nous trompons fort, ou l'auteur d'un tel ouvrage n'en restera pas là. Des débuts marqués par des dons aussi variés, joints à une telle sûreté d'exécution méritent mieux que de vagues encouragements: leur prompt utilisation.

Marcel CARNÉ.

(1) Fasquelle, éditeur.

Katherine Hepburn
dans *Little Women*.

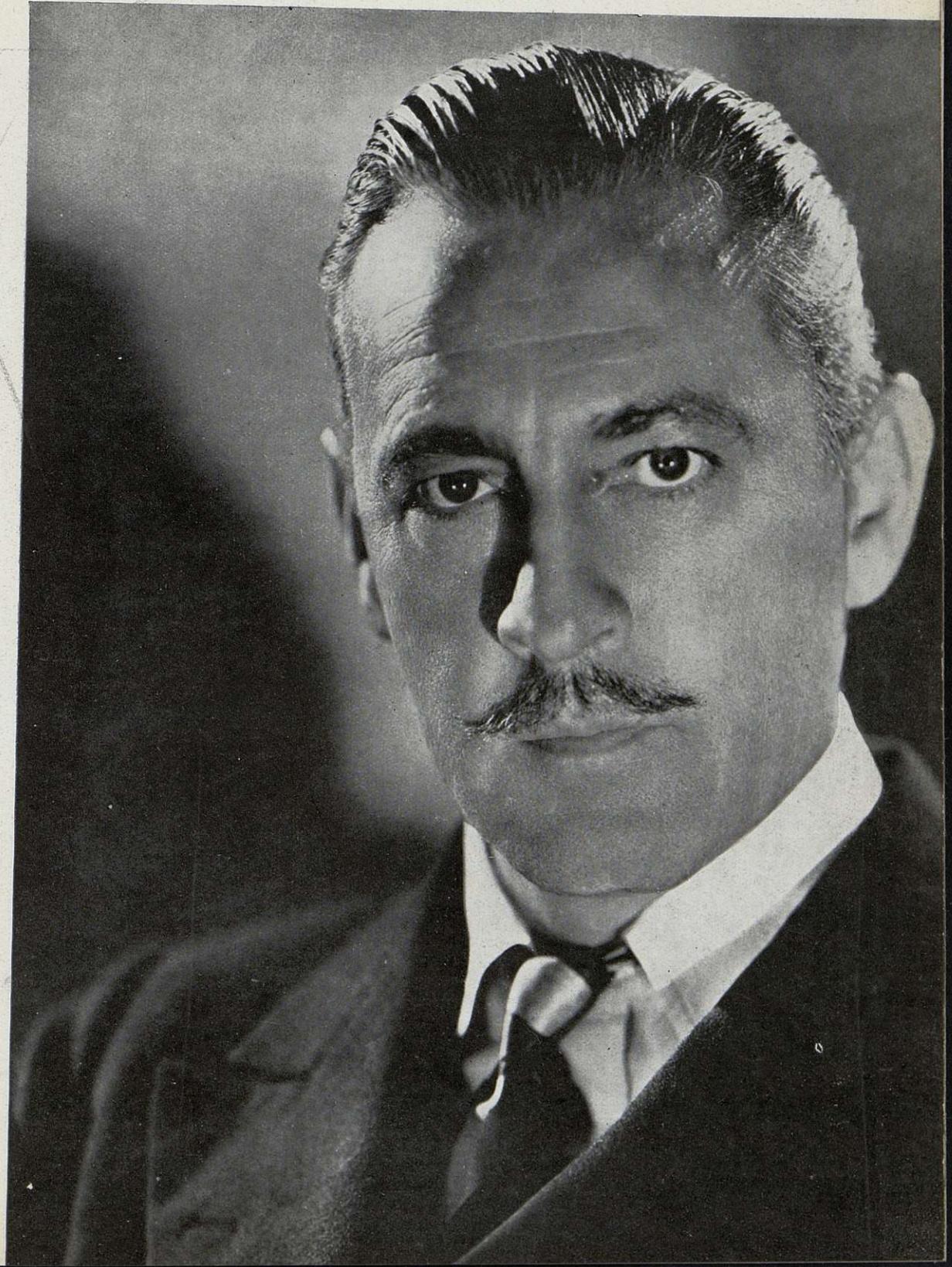




PHOTO
PATHE-NATAN

Blanche Montel et Lucien Pascal dans **L'AVENTURIER** qui se tourne actuellement dans les studios Pathé - Natan de Joinville.

John Barrymore abandonnant les rôles de jeunes premiers fait une composition étourdissante dans **VINGTIÈME SIÈCLE**





Gertrude Michael déjà
applaudie dans **RYTHMES**
D'AMOUR fait une brillante
création dans **UNE FEMME**
DIABOLIQUE.

CLAUDETTE COLBERT

Cléopâtre 1934

Maria Korda joua naguère un film charmant, intitulé *La vie privée d'Hélène de Troie*. La verve du metteur en scène se donnait libre cours dans cette fantaisie qui ne rappelait que de très loin l'Iliade d'Homère. Encore que Cléopâtre appartienne à l'histoire et non à la mythologie, son visage est assez légendaire pour qu'on se permette de le traiter aussi avec quelque humour. C'est ce que vient de faire la délicieuse vedette américaine, Claudette Colbert, une des artistes les plus en vogue de l'Amérique.

On lui a fait jouer tour à tour des bandes assez dramatiques et de pures comédies. *Le lieutenant souriant*, *Le long des quais*, *Le président fantôme*, *Chanteuse de cabaret*, la montrèrent successivement sous ces deux aspects. A ce moment, Frank Capra, un des metteurs en scène les plus doués d'Amérique découvrit le genre de rôle qui convenait à la jeune femme et lui fit interpréter la fille de milliardaire enfant gâtée, de *New-York-Miami*. Claudette, Colbert y fut excellente de naturel, d'entrain et de jeunesse. Entraînée avec son partenaire imprévu dans une série d'aventures assez pittoresques, on la voyait renoncer à ses caprices ou à ses bouderies de jeune fille trop riche et devenir, peu à peu, plus sensible et plus douce. Le rôle était mi-plaisant, mi-dramatique ; à la fin, l'héroïne croyant avoir perdu à jamais l'homme qu'elle avait fini par aimer, allait en épouser un autre ; mais, se décidant au dernier moment à agir, elle s'enfuyait en robe de mariée vers l'avion qui devait la ramener au bonheur. Ainsi la nuance pathétique se fondait dans un élément de comique léger et plaisant qui donnait le ton au film tout entier.

Mais, cette fois, c'est d'une œuvre extrêmement sérieuse qu'il s'agissait. Cécil B. de Mille qui s'est attaqué à la Bible, puis à l'histoire de la décadence romaine, et qui doit bientôt ressusciter les Croisés, avait entrepris de faire revivre les intrigues qui gravitèrent autour de l'illustre reine d'Egypte. La physionomie de Cléopâtre est sans nul doute une des plus attachantes et des plus complexes de l'antiquité : à la fois sensuelle et cérébrale, amoureuse et intéressée, usant de son étrange pouvoir sur les hommes pour servir ses desseins ambitieux, elle est la première vamp des temps anciens dont le souvenir soit venu jusqu'à nous. Elle semble bien avoir sacrifié presque tout à son désir de dominer et, si une passion assez forte l'attacha longtemps à Antoine, son amour ne



résista pas à la crainte d'Octave et de la puissance romaine. Elle trahit son amant et son royaume en faveur du jeune homme et tenta, mais en vain, de le séduire. Et c'est pour ne point paraître enchaînée dans son triomphe qu'elle se donna la mort. Telle fut la véritable reine d'Égypte. Mais souvent s'y substituent dans notre pensée celle de Shakespeare et le couple immortel d'Antoine et Cléopâtre. C'est une passionnée que nous présente le poète, éprise de gloire et de conquêtes, mais cédant à la fin à la grandeur de son amour. Dans une des dernières scènes du drame, une des plus profondément belles, elle renonce hautement à son orgueil et à sa dignité pour n'être plus que la compagne éternelle d'Antoine agonisant. Elle exprime dans des vers pathétiques la force-des liens qui l'attachent au héros et qui lui font trouver une plus haute raison de vivre et de mourir que la possession d'un trône.

Evoquée dans sa réalité brutale ou recrée dans l'imagination d'un artiste, la figure de Cléopâtre resta une des plus troublantes du monde antique, ne serait-ce que par tous les destins qui se sont joués auprès d'elle. Elle suggère tant de puissance mystérieuse et une si tragique aventure que son visage obscur s'empreint d'une étrange gravité. On conçoit la difficulté qu'il y avait à faire revivre son histoire. Il fallait trouver une artiste qui sut unir les qualités les plus diverses : l'autorité et les ruses de la reine, la séduction et les faiblesses de la femme. Katharine Hepburn nous eût donné une merveilleuse Cléopâtre dominatrice et Garbo, une fervente amoureuse. Mais peut-être aucune de ces deux artistes n'aurait elle su concilier les deux exigences. Brigitte Helm, ex-Antinéa, aurait manqué de chaleur et l'intelligente Kay Francis, pourtant si douée, n'eût pas déployé assez de farouche dureté. Mais Cecil B. de Mille ne s'est pas embarrassé des nuances, il a pris simplement Claudette Colbert et il a droit à notre plus grande gratitude ; car Claudette Colbert est la plus exquise Cléopâtre d'opérette que nous puissions imaginer.

Rien n'a été épargné pour la parer de tous les prestiges d'une cour luxueuse, à la fois barbare et raffinée; ses costumes et les décors somptueux où elle évolue lui prêtent une grâce très particulière et font ressortir la douceur de son joli visage. Une des scènes les plus réussies est certainement celle de l'originale présentation de la reine à César par le subtil conseiller de la jeune femme. Déguisé en esclave égyptien, il apporte au consul un tapis, le déroule et, gracieuse, à demi-nue, Cléopâtre en sort en riant et en gambadant devant son hôte charmé. Par la suite, la scène de la séduction d'Antoine, puis la scène d'amour avec lui se déroulent

selon le rythme le plus agréable et la tentatrice, aimable et toujours riieuse, n'a pas de peine à séduire le vigoureux sportman qui est venu la chercher. Transposée du domaine du drame dans ce domaine de la poésie sentimentale, un peu facile, où les Américains réussissent si bien, cette scène est une des plus plaisantes du film. La gentillesse, les câlineries et les baisers de la charmante petite reine sont un spectacle fort agréable et qui nous délasse heureusement.

On la suit moins aux moments tragiques de l'action : la nouvelle de la mort de César, la tentative d'empoisonnement d'Antoine et sa mort sanglante la laissent immobile, les yeux grands ouverts ou, au contraire, prodigue de gestes désordonnés. Ce sont là des passages bien inutiles et il est certain que les yeux mutins et un peu canailles de l'artiste, le délicieux modelé de son visage qui garde une sorte de charme enfantin, contrastent assez singulièrement avec les sentiments qu'elle s'efforce de mimer. C'est malheureusement ainsi que nous la voyons pendant toute la fin ; reprenant une attitude familière à Greta Garbo, elle rejette la tête en arrière en entr'ouvrant les lèvres ou dilate ses beaux yeux qui savent être si doux. Sa beauté n'y gagne nullement et nous la préférons dans ses gamineries du début. Le mot charmant de mariage est celui qui semble lui convenir le mieux et les scènes badines ou folâtres sont celles qui s'adaptent à son tempérament : elle transpose en un flirt gracieux et séduisant l'envoûtement exercé par la reine sur Antoine, répudie toute majesté et, naturellement, tout souci de politique ; elle se laisse aller à un tendre et mol abandon qui rappelle ce qu'on nous dit des plus harmonieuses courtisanes de l'antiquité et fait penser au fameux quatrain de Jules Laforgue :

*Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner.
Je ne le fais pas à la pose,
Je suis la Femme, on me connaît.*

La substitution est parfaite et nous en sommes ravis : Cléopâtre devient, sinon une petite femme pleine d'agrément, du moins une femme charmante et assez facile, et nous aurions mauvaise grâce à contester la réussite du travestissement.

Est-ce exactement ce qu'a voulu le célèbre metteur en scène? Cecil B. de Mille, amateur de grandiose, désirait-il cette transposition qui nous paraît si plaisante et si savoureuse? Si par hasard, il avait voulu nous restituer le visage inquietant, fascinant de Cléopâtre... Alors, ce serait évidemment assez grave, mais nous préférons rester sur notre heureuse impression.

Henri AGEL.

CONSEILS à DOUGLAS FAIRBANKS

JE viens de voir *La Dernière Aventure de Don Juan*. Ce film gai, pittoresque, non dénué de mouvement ni d'entrain, remarquablement réalisé, amusera sans doute bien des spectateurs.

Quant à moi, dois-je vous l'avouer, tout en applaudissant la maîtrise d'Alexandre Korda et la façon dont il nous conte en de belles images une histoire colorée, j'ai trouvé ce film très dramatique ; il m'a ému, il m'a attristé. Pourquoi ? Tout simplement parce que je pense qu'au lieu de l'intituler *La Dernière aventure de Don Juan*, on eût pu tout aussi bien l'appeler *La Dernière Aventure de Douglas Fairbanks*.

Il vous a fallu, Monsieur, un courage étonnant, car je ne veux pas envisager le cas de l'inconscience pour accepter ce rôle. En effet une telle audace peut être lourde de conséquences pour votre carrière, si longue déjà.

Ce n'est certes pas, que vous ne soyez plus un bon acteur, non pas, mais vous n'êtes plus pour nous le « Doug » que nous connaissions, que nous aimions. Il était évidemment louable de ne pas essayer de paraître avoir vingt-cinq ans maintenant que vous en avez le double, mais voyez-vous, Douglas Fairbanks est trop synonyme de jeunesse, de fougue, d'allant. Nous ne pouvons admettre d'envisager l'irréfutable : vous n'êtes plus un homme jeune.

Je suppose, Monsieur, que vous devez être fort riche. Alors pourquoi vous acharner à tourner encore ? pourquoi nous donner le spectacle d'un Fairbanks vieillissant, assagi, raisonnable ? Vous étiez pour nous un créateur d'illusions, un magicien de l'optimisme. Nous aimions votre folle intrépidité, il nous amusait d'assister à vos prouesses invraisemblables, de vous voir aussi rapide que vos coursiers, votre rire était agressif, vous n'étiez jamais en repos, toujours en train de courir, de sauter, de pivoter, d'escalader, vous étiez un « tourbillon ». C'est pour tout cela que nous vous aimions. Et dans *Don Juan* que voyons-nous ? Un Fairbanks ridé, calme, raisonneur, parfois vous vous livrez encore à une petite acrobatie, pas méchante d'ailleurs ! mais cette fougue, cette envolée, ce panache, qu'en avez-vous fait ?

Si certains rient de vous voir aux prises avec votre masseur, moi j'ai trouvé cette scène pénible car on sent qu'elle existe en vérité en dehors de la fiction d'un film.. Vous essayez de vous faire reconnaître et chacun ne peut admettre que vous soyez, que vous ayez pu être vraiment ce Don Juan qu'on disait irrésistible, et j'ai vu dans ce passage un symbole. Jamais un spectateur qui ne vous aurait jamais vu à l'écran et vous découvrirait dans *Don Juan* ne pourrait admettre que pendant tant d'années vous avez été pour nous la personnification la plus exacte de l'insolente jeunesse. La scène finale vous montre repentant, réintégrant le domicile conjugal. C'est le seul passage que je souhaite de voir se matérialiser. En dehors de votre talent vous étiez, Monsieur, si sympathique, que votre attitude vis-à-vis de la douce Mary nous a peinée. Oui, je sais bien : ceci ne



Douglas Fairbanks dans *La dernière Aventure de Don Juan*

devrait regarder que votre femme et vous. Mais depuis longtemps il vous a fallu admettre une fois pour toutes que votre vie privée ne vous appartient plus, et que votre célébrité impose aux regards indiscrets la moindre de vos actions. Vous en avez d'ailleurs largement profité, et l'éternelle lune de miel que vos agents de publicité signalèrent pendant de nombreuses années, firent autant pour votre réputation que la meilleure de vos interprétations. Alors quand il s'agit d'un divorce ! Cette séparation

fut une telle déception pour nous tous ! Nous aimions vous savoir heureux, et nous étions fiers d'avoir l'exemple de votre bonheur pour prouver que les unions pleines de félicité existent aussi à Hollywood.

On dit que (mais que ne dit-on pas ?...), enfin beaucoup affirment que ce n'est pas « Pickfair » qui ne vous intéressait plus, que c'était la belle Lady A., qui vous intéressait beaucoup trop... Pauvre Mary qui la même année a perdu sa mère, son frère, une bonne partie de sa fortune — ce qui compte aussi — et qui voit son mari s'éloigner d'elle ! Rassurez-nous, Monsieur, voulez-vous ? Je sais combien tous vos amis communs ont essayé un rapprochement (Joseph Schenck entre autres), et les dernières nouvelles qui nous parviennent sont très optimistes. Allons tant mieux ! Doug et Mary seront bientôt réu-

nis à nouveau. Cela nous rajeunira de quelques années. Bravo !

De retour à Hollywood, dans votre maison si pleine de jolis souvenirs, renoncez, Monsieur, à une carrière qui fut triomphale.

Laissez-nous oublier ce « Don Juan » qui est peut-être un bon film, je le répète, mais où nous ne vous « retrouvons plus ». Laissez-nous seulement le souvenir de Douglas Fairbanks, intrépide Zoro, romanesque et fougueux Voleur de Bagdad, l'impétueux Pirate Noir.

Et vous avez un fils, Douglas, un fils qui vous ressemble, qui nous rappelle souvent ce que vous fûtes... et vous voir, après, dans des rôles qu'il pourrait jouer... c'est triste, si triste !

Marcel BLITSTEIN.

LE THÉÂTRE

Le Goût du risque - Martine

Avec un titre comme *Le goût du risque*, qui est celui d'une pièce de M. Alfred Mortier récemment créée sur la scène du Théâtre des Arts, on peut s'attendre à une action mouvementée.

Le dramaturge a si peu ménagé les péripéties où l'amour et l'intrigue provoquant leur jeu périlleux, se débattent un escroc séducteur, une espionne de vocation et quelque ministre balkanique exilé où rappelé au gré des révolutions, que l'on serait fort en peine de citer un film d'aventures qui contiennent

Madeleine Renaud, interprète de Martine, comme nous la verrons à l'écran dans Maria Chapdeleine.



en son métrage autant d'événements à rebondissement qu'il en tient dans ces trois actes.

Tout y passe, depuis le faux noble déguisé en Don Juan, en Mandrin et en Vidocq tour à tour, et qui a la faiblesse au goût de la vie tranquille de se convertir à la longue, jusqu'à l'agente secrète qui, elle, ne peut supporter l'idée même de mener une existence quiète et reprend du service, dans le sens « d'Intelligence service », alors qu'elle était apparemment libérée de toute obligation semblable. C'est là l'invention la meilleure du dramaturge et qui introduit dans cette course de faits divers une note psychologique intéressante. On aime à savoir que les gens engagés dans ces aimables carrières peuvent en sortir un jour, les circonstances aidant, si ça leur chante. On nous avait montré tant de leurs émules englués, traqués aussitôt qu'ils essayent de s'émanciper, prisonniers à jamais de leurs complices et de leurs chefs.

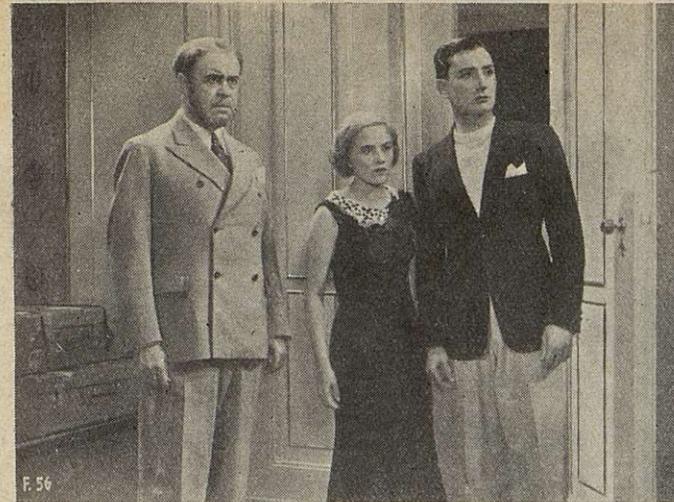
A voir comme le théâtre rend les histoires de la « wamp » Wanda Iliesco, du pseudo duc de Lanval et du morave Wassilieff passionnantes à suivre, on imagine quel parti le cinéma, infiniment plus souple, permettrait d'en tirer. Ne désespérons pas de retrouver un jour sur l'écran ces actions prestes, multiples et dangereuses.

* * *

Martine, de Jean-Jacques Bernard, vient d'entrer au répertoire de la Comédie-Française. Les ombres de Camille, de Rosette et de Perdican auront frêmi d'aise en accueillant leurs petits cousins si différents d'eux-mêmes, créés avec une savante simplicité par qui excelle à déceler sous les apparences l'âme de ses personnages aussi bien qu'il fait en voyageant l'âme des capitales. Cette fois Rosette ne meurt pas du coup qui la frappe. Son supplice sera plus durable et cruel, la vie se chargera de la prolonger jusqu'au temps de la résignation possible, que souhaite Perdican avec un égoïsme masqué de pitié. Mais l'heure n'est pas venue encore, quand l'infidèle s'éloigne délaissant le pays et l'humble paysanne qu'il éblouit, et la comédie larmoyante, au sens littéraire de l'expression, s'achève dans les larmes que verse la sensible, la touchante Madeleine Renaud, qui a trouvé dans *Martine* l'une des plus belles occasions d'employer ses dons merveilleux.

Maurice BEX.

EN COURANT LES STUDIOS



Pierre Brasseur et Roger Karl dans Le Miroir aux alouettes, qu'on nous présentera prochainement.



M. Paul Jamot, conservateur du musée du Louvre, vient de faire un voyage en Californie. Le voici en visite aux studios Fox. Assis : Henri Didot, consul de France, Pat Paterson, Luc Ayres, Paul Jamot. Debout : Allan Dinehart et le metteur en scène William Thiele.



DERRIÈRE L'ÉCRAN

Le jeune metteur en scène Jean Vigo, mort tout récemment, avait réalisé au printemps dernier un film *L'Atalante* dont la presse, quasi unanime, loua les hautes qualités d'originalité et d'expression personnelles.

Las. Une telle unanimité dans la critique ne suffit pas à rassurer les éditeurs dudit film, qui décidèrent de changer le titre original du film en un autre, selon eux plus commercial. L'intrigue se passant en grande partie à bord d'une péniche, on s'arrêta sur le titre d'une rengaine de Lis Gauty : *Le Chaland qui passe...*

Là-dessus, on convoqua Vigo :

— Vous comprenez, lui dit-on, tout le monde fredonne *Le Chaland qui passe*. Avec un air aussi populaire, c'est le succès assuré...

Mais l'auteur de *Zéro de conduite*, un peu éberlué (on le serait à moins), de répondre :

— Il est un air encore plus connu...

— Ah !... Et lequel ?

— *La Marseillaise...*

PAN SUR LE BEC

Depuis deux ans, on nous rabat les oreilles avec le prochain film de Charlie Chaplin. On parle de Napoléon, de Pierre-le-Grand de Jésus-Christ... Que sais-je encore...

Déjà les éternels contempteurs de Chaplin s'en donnaient à cœur joie : pensez donc "notre" homme était atteint de la folie des grandeurs : nul sujet n'apparaissait trop vaste pour son "génie" aucune figure de l'histoire ne lui semblait trop imposante ou trop complexe. Bref à entendre ses bonnes âmes "notre" mégalomane était plus ou moins bon pour le cabanon...

Et puis soudain, sans rien dire, Chaplin vient de commencer un film. Dans le mystère. Tout au plus sait-on qu'il portera le titre — combien modeste — de *Cabine n° 5*.

Du coup, les ratés, les envieux, les aigris parlent de tout autre chose...

AU FILM DES JOURS...

* Ce film russe donné dans une salle des boulevards attire un public considérable. Sa projection toutefois déçoit certains. La bande est longue, terriblement longue et, dans l'ombre les visages se tirent d'ennui les mains se crispent : *O Rage*.

"Le voleur n'attendant pas le nombre des années", ce jeune producteur en est déjà à sa seconde faillite. En compagnie de son publiciste il a trempé, presque journellement dans toutes les affaires plus ou moins louches, plus ou moins équivoques, sur lesquelles l'oubli se fait un peu trop vite. *Notre bain quotidien*.

Une des premières photographies de Golgotha. Au centre, Jean Gabin dans le rôle de Ponce Pilate.

LES FILMS DE LA SEMAINE

LES HOMMES EN BLANC



Jean Hersolt et Elisabeth Allen

Interprété par Glark Gable, Mirna Loy et Elisabeth Allen, Jean Hersholt et Otto Kruger.

Cette semaine n'aura pas été fertile en films français. Ceux que le cinéma américain appellent *Les hommes en blanc*, ce sont les chirurgiens des grands hôpitaux. Ce n'est pas un milieu neuf pour nous, et *La Chanson de la vie* par exemple, nous avait ému aux larmes en nous faisant assister à tous les détails d'une opération chirurgicale. Le film de *Les hommes en blanc* est plus complet et parvient souvent à nous bouleverser au récit de la vie d'abnégation et de grandeur des hommes de

la science. Un des chirurgiens est fiancé à une douce jeune fille, mais il s'éprend d'une jeune infirmière dont il devient l'amant. Un enfant doit naître de cette union, mais l'accouchement nécessite une opération chirurgicale : elle échoue et la jeune femme meurt. La fin sera-t-elle optimiste et la fiancée pardonnera-t-elle, ou aurons-nous une triste fin ? Je réserve au film le soin de vous l'apprendre. Tous les protagonistes de ce film sont parfaits. Clark Gable, que l'on ne pouvait s'imaginer qu'en mauvais garçon, est un chirurgien de premier ordre ; Elisabeth Allen est la grâce même, Mirna Loy, Jean Hersholt et Otto Kruger savent leur rôle.

FILLES D'AMÉRIQUE



Au centre : Frances Dee et Ginger Rogers

Interprété par Frances Dee, Billie Burke, Bruel Cabot et Ginger Rogers

Réalisation de Vanda Tuchock et G. Nichols jr.

C'est un film bien agréable qu'on nous présente là : un milieu pittoresque et des jeunes filles ravissantes, comme seuls les américains sont capables d'en réunir. Virginia Radeliff entre dans un de ces collèges pour filles de milliardaire où la jeune fille apprend à devenir une « dame », une « aristocrate », mais où tout n'est qu'apparence et où la jeune fille fait ce qu'elle veut, pourvu que rien ne se sache à l'extérieur. Grâce à la complicité d'une amie déléguée, Virginia se lie avec un jeune homme, valet d'hôtel, mais qui est en réalité étudiant en médecine sans le sou. A cause de sa

situation sociale, la Directrice du collège lui ferme la porte au nez, et le jour où l'on apprend que par sa faute, Virginia n'est plus une « jeune fille », un scandale éclate. Les idées larges du père de Virginia et l'amour triompheront néanmoins du conformisme social et des fiançailles terminent ce flirt et ce film. Mais qu'on ne se méprenne pas ; il s'agit plus d'une petite histoire sentimentale que d'un conflit social. Frances Dee est l'artiste la plus ravissante d'Hollywood et elle a la grâce et le charme d'une véritable jeune fille.

Signalons puisqu'il passe au même programme, un court métrage, *Affaire publique*, qui, traité dans le ton des burlesques américains genre Marl Brothers ou W.-C. Fields, réussit bien souvent à déchaîner le fou rire dans la salle.

JEW SUSS

Interprété par Conrad Veidt, Benita Hume, Gerald du Maurier et Cedric Hardwicke

Réalisation de Lothar Mendès

L'histoire du juif Josef Süss se place il y a deux cents ans. C'est toute la vie de cet homme qu'on nous conte et nous nous garderons bien de donner ici le résumé du scénario, extrêmement long, comme l'est le film, où, disons-le sans tarder, de nombreuses choses seraient à supprimer. C'est le reproche éternel qu'on a

à faire à ce genre de film : ils ont d'énormes qualités, tant dans leur réalisation que dans leur interprétation mais ils sont trop longs, beaucoup trop longs, et il ne faut pas être très difficile pour les trouver ennuyeux. Mais si certaines scènes empruntent une grandiloquence qui ne convient guère au cinéma, d'autres passages, fort nombreux, ont une grandeur très émouvante. Et puis, dans tout cela, il y a Conrad Veidt, qui s'est surpassé, tout en étant beaucoup plus simple et plus naturel que d'habitude. Le reste de l'interprétation est excellente,

DAMES

Interprété par Ruby Keeler, Joan Blondel, Guy Kibbx, Dick Powell et Hugh Herbert

Peut-on dire que les metteurs en scène américains aient fait du progrès depuis 42^e rue. Certainement non. Tout juste peut-on préférer, pour quelques raisons de détails, l'un à l'autre de tous ces films musicaux américains. Tout n'a-t-il pas été dit sur la magnificence des numéros de music-hall que l'on cinématographie sous tous les angles à notre intention, sur ces filles magnifiques dont le nombre et la beauté augmentent avec

chaque. Et le meilleur moyen de vous donner la valeur du dernier né, *Dames*, n'est-il pas de faire un classement de ces films. A notre avis, voici : d'abord 42^e Rue, puis *Chercheuses d'or*, *Dames*, *Kid from Spain*, *Prologues*, *Danseuse Etoile*, *Wonder Bar*, *Carioca*. Nous ne voulons pas donner au scénario de *Dames* plus d'importance qu'il n'en a dans le film. Les interprètes sont tous très séduisants, ils ont une voix agréable et le don de la comédie. Les chansons sont aisées à entendre, mais ne connaîtront sans doute pas la vogue de *Honeymoon Hôtel* par exemple.



Joel Mac Crea, Barbara Stanwyck, Pat O'Brien dans Franc Jeu qui fait programme avec *Dames*

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques.

Sil. — Oh ! comme je vous envie alors qu'il fait si froid et désagréable ici, d'habiter un si merveilleux pays que le vôtre. Les Antilles ! Marlène Dietrich : C. O. Paramount Studio Hollywood (Californie). Sa petite fille que l'on voit un moment dans *L'Impératrice Rouge* est en effet tout à fait ravissante. Il m'est difficile de vous indiquer des mélodies chantées au cours de films, ne connaissant pas votre goût. Mais au fur et à mesure que vous en aurez remarqué une qui vous plaira, dites-le moi et je vous la ferai parvenir à Port-au-Prince. Je fais le nécessaire pour votre demande de correspondant et espère vous lire régulièrement.

Vive Ciné Magazine. — On ne peut refuser à un pareil pseudonyme, mais entre nous, vous allez un peu fort... J'aurais plus vite fait de vous envoyer un Annuaire. Janine Crispin : 3, rue Claude-Monnet, Boulogne. Lucienne Lemarchand, 1, rue Lewinstone. Paris. Véra Korène, 27, rue Jasmin. Paris. Janine Merrey, 4, rue Nicolo. Alice Cocea, 8, rue de Saïgon. Joné Noguéro, 4, rue du Colonel-Renard. Paul Bernard, 7, rue des Hautes-Fontenelles, Sèvres.

Debout, les Novaristes. — Voilà au moins une profession de foi qui ne laisse rien dans l'ombre. Je comprends d'ailleurs votre goût pour Novarro qui a un talent extrêmement souple qui lui permet d'aborder avec un égal bonheur des rôles extrêmement différents. Quant à son physique, il faudrait être de fort mauvaise foi pour ne pas le classer dans l'armée des plus agréables qu'on puisse voir à l'écran. Sa fortune personnelle ? Mais je ne suis pas son percepteur... qui d'ailleurs ne doit pas être très exactement renseigné à ce sujet. Tout ce que je puis vous dire, c'est que son salaire est un des plus élevés d'Hollywood et que votre ami est assez dépensier. Il vient de faire construire, attachant à sa résidence, une salle de théâtre de 200 places environ où il convie ses amis à des spectacles, des concerts et des projections de films.

A.B.C.C. — Je n'ai, hélas, pas l'adresse de Claudie Clèves et ignore tout de ses projets ; peut-être pourrez-vous avoir ce premier renseignement en vous adressant à l'Agence Cinématographique Européenne, 11 bis, rue Volney. Je crois André Baugé Parisien ; quant à sa date de naissance l...

Ben Hurr. — Je suis moins sévère que vous pour la rubrique dont vous me parlez et qui aurait pu avoir un certain intérêt. L'opinion du public, qu'il s'agisse d'artistes ou de films, est toujours très intéressante à connaître. Mais il ne faut pas, évidemment, que cela dégénère en polémiques ou pugilats. Vous pouvez écrire à Ramon Novarro avec la simple mention « Beverly Hills. Hollywood, Californie ».

Rina. — Joséphine Baker, 52, avenue Georges-Clemenceau, Le Vésinet. Raquel Meller, 31, avenue George-V. Moussia, 11, rue Gustave-Zédé. Edwige Feuillère, 53, rue Legendre. Quant à Nathalie Taley, elle est actuellement à Hollywood et tourne aux United Studios.

France X. — Avant de s'appeler Anabella, la récente Mme Jean Murat portait le nom de Suzanne Charpentier ; son adresse : 20, rue Nungesser et Colli.

A. H. — André Guillot, 133, rue Orde-ner. Studio Tobis, 10, rue Dumont, Epinay. N. Turgis, 92, rue de la Villette. Les extérieurs de *Bouloule 1^{er} roi des Nègres*, ont, en effet, été tournés en

Afrique. Amusant Milton, mais quand retrouvera-t-il le rôle comme celui du *Roi des Resquilleurs* ?

Porte-Bonheur. — Renée Saint-Cyr, 1 bis, avenue Franco-Russe. Quant à Liliane Harvey, elle est encore à Hollywood et vous pouvez lui écrire au Studio Fox. Mais mon cher Porte-Bonheur, et je veux croire en votre vertu, je ne suis pas employé d'état-civil et le serais-je que le secret professionnel me lierait la langue. Je ne veux vous donner les dates de naissance de tous les artistes que vous me citez... J'en suis désolé et espère que vous m'en excuserez.

Hayde. — J'espère que les observations fort judicieuses d'ailleurs que vous faites à la Presse en général ne s'appliquent pas à nous. Nous avons conscience de traiter sur un pied d'égalité la production française et étrangère. Nous aussi préférons souvent un scénario solide, une interprétation sincère, à une mise en scène ébouriffante. Impossible vous répondre en ce qui concerne Constant Rémy ; 2^e Dans La Rue sans nom, le rôle de Mme Mehoul était tenu par Fréhel.

Petite Miette. — Quelles bizarres questions ! Gingen Rogers, Lillian Harvey, Sylvia Sydney, sont sensiblement de la même taille, soit environ 1 m. 55, sans talons, Myriam Hopkins et Norma Scheerer, 1 m. 60 environ.

S. A., future vedette. — Heureux de vous accueillir dans ce courrier. Vous pouvez m'écrire régulièrement chaque semaine, me poser trois questions, mais à la condition qu'aucune de ces questions ne comporte la demande de 7 ou 8 adresses ! Jean Murat, 20, rue Nungesser et Colli (16^e). R. Richard Willm, 89, rue Cardinet (17^e). Pierre Brasseur, 14, rue du Commandant-Marchand (16^e). Milton, 14 bis, Villa Madrid, Neuilly. Mona Goya, rue Richelieu (9^e).

Apatura. Iris. — Sylvia Sydney est célibataire ; 25 ans environ. Paramount Studio, Hollywood (Californie).

Oscar Misrachi. — Malgré le supplément de renseignements que vous me donnez, impossible de retrouver la personne en question. Mais je continue mes recherches. 1^o Métro-Goldwin-Mayer, 1540 Broadway, New-York. Merci pour votre photographie qui révèle un agréable physique, mais je ne pense pas que vous trouviez jamais à Salonique l'occasion d'aborder d'une façon quelconque la carrière qui vous tente.

Sergent X. — Ivan Mosjoukine se trouve écarté du studio à cause de son accent extrêmement prononcé et qui le confine dans des rôles spéciaux. Il est actuellement à Paris, 14, rue Labie.

Dichou. — Je ne demanderais pas mieux que de faire donner à Gaby Morlay son impression sur Bordeaux si je n'étais certain qu'elle ne me réponde : « Ville charmante... public délicieux... etc., etc... Pour la suite, voyez réponse à Porte-Bonheur ».

IRIS.

Club Cinématographique de France

«Salle de l'Athénien»
16, Rue de Monceau-PARIS
Tél. Carnot 80-97

Vendredi 30 Novembre, à 21 h.

Grande soirée dansante

au cours de laquelle les vedettes de l'écran signeront leurs photos offertes par le Club.

La soirée sera filmée

Participation aux frais : 5 francs
Consommations de 6 frs à 10 frs

Un bon pour un agrandissement de pellicule du film sera donné aux personnes qui prendront leurs places d'avance.

Réception tous les jours :
de 17 h. à 19 h.

Le Président
André PELLENC

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 30 Novembre au 6 Décembre 1934
Sauf les samedi, dimanche et jours de fête

NE PEUT ÊTRE VENDU

BON A DÉCOUPER

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 30 Novembre au 6 Décembre 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1^{er} ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31, av. Opéra.
Paldoka.

2^e

O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Angèle.
O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.
O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
Théodore et Cie.
O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poisson.
Trois de la Marine.
O IMPERIAL-PATHE, 29, bd Italiens.
Un homme en or.
LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
Notre pain quotidien.
O MARIVAUX-PATHE, 29, bd Italiens.
Tartarin de Tarascon.
OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités mondiales.
O PARISIANA, 27, bd Poissonnière.
O REX, 1, boulevard Poissonnière.
M^e Bobec et son mari.
VIVIENNE, 49, rue Vivienne.

3^e

BERENCER, 49, rue de Bretagne.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
Esquimaux.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
Le chat et le violon.
PALAIS DES ARTS, 325, r. St-Martin.
O PALAIS DES FETES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée : Si j'étais le patron
1^{er} étage : L'Impératrice Rouge.

4^e

O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
On a trouvé une femme nue.

5^e

CLUNY, 60, rue des Ecoles.
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain.
L'Amour en cage. Crainquebille.
O MESANGE, 3, rue d'Arras.
Une Nuit seulement.
MONCE, 34, rue Monge.
Le Secret d'une nuit.
PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin.
SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
L'Impératrice Rouge.
URSULINES, 10, rue des Ursulines.

6^e

BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
Angèle.
O DANTON, 99, bd Saint-Germain.
5^e Empreinte. La Dactylo se marie.
PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
RASPAIL, 96, boulevard Raspail.
L'Homme invisible.
REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
Le Secret d'une nuit.

7^e

CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
Dactylo se marie.
Cd CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
On a trouvé une femme nue.
LA PACODE, 59 bis, r. de Babylone.
O MAGIC-CITY, 180, r. de l'Université.
RECAMIER, 3, rue Récamier.
La Dactylo se marie.
SEVRES, 80 bis, rue de Sèvres.
STUDIO BERTRAND, 39, r. Bertrand.
Kayak.

8^e

CINEMA CH.-ELYS., 188, av. Ch.-Elys.
Ce n'est pas un pêche.
CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
La Chasse du comte Zaroff. Haut
Société.
COLISEE, 38, av. Champs-Élysées.
Ademai aviateur.

ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elys.
Jews Süss (Juif Süss).
ERMITAGE (Club des Ursulines).
La Chanson de l'Adieu.
LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
La dernière aventure de Don Juan.
O MADELEINE, 14, bd de la Madeleine.
Les Hommes en Blanc.
MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
Le Mystérieux M. X...
O MARIIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Les Nuits Moscovites.
O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
THEATRE DE L'AVENUE, 5, r. Colisée.
Un drame à Manhattan.
WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan
Stingaree.

9^e

AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Dames. Franc jeu.
ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O AUBERT-PALACE, 24 bd Italiens.
Mam'zelle Spahi.
O CAMEO, 32, bd des Italiens.
O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.
O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.
DELTA, 17, bd Rochechouart.
EDOUARD-VII, 10, r. Edouard-VII.
Dans la montagne. Comme les grands.
GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Si j'étais le patron.
O MAX LINDER-PATHE, bd Poisson.
Orage.
O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
Jeanne.
O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
Cléopâtre.
PICALLE, 120, bd Rochechouart.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Si j'étais le patron.
O ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
L'Impératrice Rouge. Faubourgs de
New-York (The Bowery).
STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Tourbillon.
O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10^e

O BOULVARDIA, 42, bd B.-Nouvelle.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-D'EAU, 61, r. Chât.-d'Eau.
L'Impératrice Rouge.
CONCORDIA, 8, Fg St-Martin.
O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O ELDORADO, 4, bd de Strasbourg.
Si j'étais le patron.
EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Si j'étais le patron.
FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
L'Homme invisible.
LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
Chansons de Paris.
LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
Si j'étais le patron.
PALAIS DES GLACES, 37, Fg Temple.
La Dactylo se marie.
O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
O PARMENTIER, 156, av. Parmentier.
O PATHE-JOURNAL, 6, bd Saint-Denis.
Actualités. Dessins animés.
O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle.
L'Enfant de l'Arizona. Voilà Mont-
martre.
TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Chansons de Paris. L'Accordeur.
TIVOLI, 14, rue de la Douane.
On a trouvé une femme nue.

11^e

ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. R.-Lenoir.
L'Homme invisible.
BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
L'Assommoir.
RA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Wonder Bar. La Garnison amoureuse.
CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
Les Suites d'un premier lit. Le Se-
cret d'une nuit.
CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.

O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
Actualités.
EXCELSIOR, 105, av. de la République.
Clôture annuelle.
IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
La Dactylo se marie. Malacca.
LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne.
SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.
VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
On a trouvé une femme nue.

12^e

DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
Si j'étais le patron.
NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Le Secret d'une nuit. Les Suites d'un
premier lit.
REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
L'Impératrice rouge.
TAINIE-PALACE, 14, rue Taine.
KURSAAL, 17, rue de Gravelle.
Chansons de Paris.

13^e

CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy.
Les Misérables (3^e partie).
CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac.
EDEN des GOBELINS, 57, av. Gobelin.
Paulette garçon manqué. Corruption.
ITALIE, 174, avenue d'Italie.
O JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
Impératrice rouge.
O PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
L'Impératrice Rouge.
PALAIS DES GOBELINS.
SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
Chansons de Paris. Malacca.

14^e

CASINO MONTPARNASSE, 35, r. Gaité.
Le Secret d'une nuit. Le Train de
8 h. 47.
O CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Roc.
DELAMBRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Lac aux Dames.
GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
La Dactylo se marie.
MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTPARNASSE, 3, rue d'Odessa.
La Dactylo se marie.
MONTROUGE, 73 av. d'Orléans.
On a trouvé une femme nue.
OLYMPIC, 10, rue Boyer-Barret.
Fermé.
ORLEANS-PALACE, 100-102, b. Jour.
Au Pays du soleil.
PATHE-ORLEANS, 97, av. d'Orléans.
La Dactylo se marie.
PERNETY-PALACE, 46, rue Pernet.
RASPAIL-216, 216, boulevard Raspail.
Filles d'Amérique.
SPLENDIDE, 3, rue La Rochelle.
J'étais une espionne.
TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans.
UNIVERS, 42, rue d'Alésia.

15^e

CASINO GRENELLE, 86, av. E.-Zola.
CINE CAMBRONNE, 100, r. Lecourbe.
CONVENTION, 29, rue Alain-Chartier.
CONVENTION-MAG., 204, r. Convent.
On a trouvé une femme nue.
FOLIES-JAVEL, 109 bis, r. St-Charles.
La Rue sans nom.
GILBERT, 115, rue de Vaugirard.
GRENELLE-PATHE, 122, r. du Théâtre
Amok.
GRENELLE-PALACE-AUBERT, a. E.-Z.
Le secret d'une nuit.
LECOURBE-PATHE, 115, r. Lecourbe.
La Dactylo se marie.
NOUVEAU THEATRE, 273, r. Vaugir.
PALAIS-CROIX-NIVERT, 55, r. C.-Niv.
St-CHARLES-PATHE, 72, r. St-Charles.
La Dactylo se marie.
SPLENDIDE-CINEMA, av. M.-Picquet.
La crise est finie.
O VARIETES-CINEMA, 17, r. C.-Nivert.
Liliom.
MACIQUE-PATHE, 204, r. Convention.

16^e

ALEXANDRA, 12, rue Czernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA 40 r. Fontaine.
O GRAND-ROYAL, 83, av. Gde-Armée.
Princesse Czardas. On a volé un
homme.
EXELMANS-CINEMA, 14, bd Exelmans.
Le Secret d'une nuit. Le Train de
8 h. 47.
LUTETIA-PATHE.
Une Femme chipée.
MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
Une Femme chipée.
NAPOLEON, 4, av. de la Gde-Armée.
PALLADIUM, 83, r. Chard-Lagache.
Porte St-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin
RECENT, 22, rue de Passy.
THEATRE RANELAGH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.
La Symphonie Inachevée.
PASSY, 95, rue de Passy.
L'Amour en cage.
LE RANELAGH, 5, r. des Vignes.
Monsieur Baby (A Bedtime Story)
(vers. orig., sous-titres français).

17^e

BATICNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Si j'étais le patron. Tambour Bat-
tant.
CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
L'Ecole de la Beauté. Tessa (vers.
orig., sous-titres français).
COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
DEMOURS, 7, rue Demours.
Une Femme chipée.
EMPIRE, 41, avenue Wagram.
GLORIA-PALACE 106, av. de Clichy.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.
Sapho.
LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
L'Impératrice rouge.
MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
L'Impératrice Rouge.
ROYAL-MONGEAU, 40, rue de Lévis.
O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
Trois de la Marine.
STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Mascarade.
STUDIO DES ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Queen's affair's.
STUDIO HAUSSMANN, 16, r. Monceau.
THEATRE DES TERNES, 5, av. Ternes.
Le Secret d'une nuit. On a trouvé une
femme nue.
VILLIERS-CINEMA, 21, r. Legendre.
L'Impératrice Rouge. Un Client sé-
rieux.

18^e

O ACORA, 64, boulevard de Clichy.
Une fois dans la vie.
BARBES-PALACE, 34, bd Barbès.
Si j'étais le patron.
CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
Si j'étais le patron.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.
Impératrice rouge.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.
L'Ecole des contribuables.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.
On a trouvé une femme nue.
METROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.
Si j'étais le patron.
MONTCALM, 124, rue Ordener.
MOULIN-ROUGE.
Un Homme en or.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.
NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
L'argent par les fenêtres. Chansons de
Paris.
O ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.
PALAIS-ROCHECHOUART 56, bd Roch.
On a trouvé une femme nue.
PETIT CINEMA, 124, av. de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.
Une Femme chipée.
STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07

19^e

BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville.
Chansons de Paris.
O FLOREAL, 13, rue de Belleville.
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.
RENAISSANCE-CINEMA, 12 a. J.-Jaur.
L'Appel dans la nuit. Le Train de
8 h. 47.
O SECRETAN-PALACE 55 r. de Meaux.
L'Impératrice Rouge.

20^e

COCORICO, 128, bd de Belleville.
Malacca. La Dactylo se marie.

Le Gérant : COLEY.

DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.
FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.
La Crise est finie. L'Aigle et le Vau-
tour.
FERRIQUE-PATHE, 146, r. de Bellev.
La Dactylo se marie.
MESNIL-PALACE 38, r. Mémilmontant.
FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.
GAMBETTA-AUBERT, 6, r. Belgrand.
Le Secret d'une nuit.
GAMBETTA-ETOILE 105 av. Gambetta.
La Dactylo se marie.

CAVROCHE, 118, bd de Belleville.
LUNA-CINEMA, 9, cours de Vincennes.
Ces Messieurs de la Santé.
O MENIL-PALACE, 3, r. Mémilmontant.
Malacca (doc.). La Dactylo se marie.
PARADIS, 44, rue de Belleville.
O PYRENEES-PALACE, 272, r. Pyrén.
PELLEPORT, 129, avenue Gambetta.
Chansons de Paris.
PHENIX-CINE, 28, r. Mémilmontant.
STELLA-PALACE, 11, r. des Pyrénées.
ZENITH, 17, rue Malte-Brun.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission).
Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme
précédés du signe ■

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BAGNOLET. — Capitole, 3 à 7, place
de la Mairie.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
BOURC-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-
Théâtre.
ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des
Fêtes.
ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon-
Palace.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alham-
bra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CYR. — Au Coucou.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-
Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Ex-
celsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania.
Sonore.

DÉPARTEMENTS

ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Pa-
lace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BACNERES-DE-BIGORRE. — Idéal
Théâtre.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Geor-
ges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-S-MER. — Omnia-Pathé.
LA BOURBOULE. — Casino Muni-
cipal.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. —
Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma
Eden.

CAHORS. — Palais des Fêtes.
CALAIS. — Théâtre des Arts.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-
Cinéma Mondain. — Majestic. — Li-
do-Cinéma. — Majestic Plein Air. —
Rivière.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAURoux. — Cinéma-Alhambra
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. —
Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gergo-
via.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
CANCES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municip. de Grasse
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Sé-
lect-Cinéma. — Royal-Pathé. — Mo-
dern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Ca-
sino-Théâtre-Cinéma.
HAVRE FRILEUSE. — Royal.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.

LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Om-
nia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma
Grolée. — Empire-Cinéma. — Ciné-
ma Terreaux. — Cinéma Régina. —
Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Ci-
néma. — Eden. — Odéon. — Athé-
née. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. —
Lumina. — Bellecour.
MAGON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — El-
dorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEAUX. — Majestic (vendredi,
samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.
— Cinéma-Pathé. — Royal Athénée.
— Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. —
Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. —
Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. —
Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PERIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONTOISE. — Excelsior-Palace.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace. —
Alhambra-Théâtre.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma
SAINT-ETIENNE. — Fémina-Cinéma.
— Royal-Cinéma. — Family-Théâtre
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-
Palace.
SETE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonniè-
re de Strasbourg. — Cinéma Olym-
pia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (same-
di et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. —
Trignon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal Croncles (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIENNE. — Salle Berlioz.
VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. —
Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma
Goulette.

ÉTRANGER

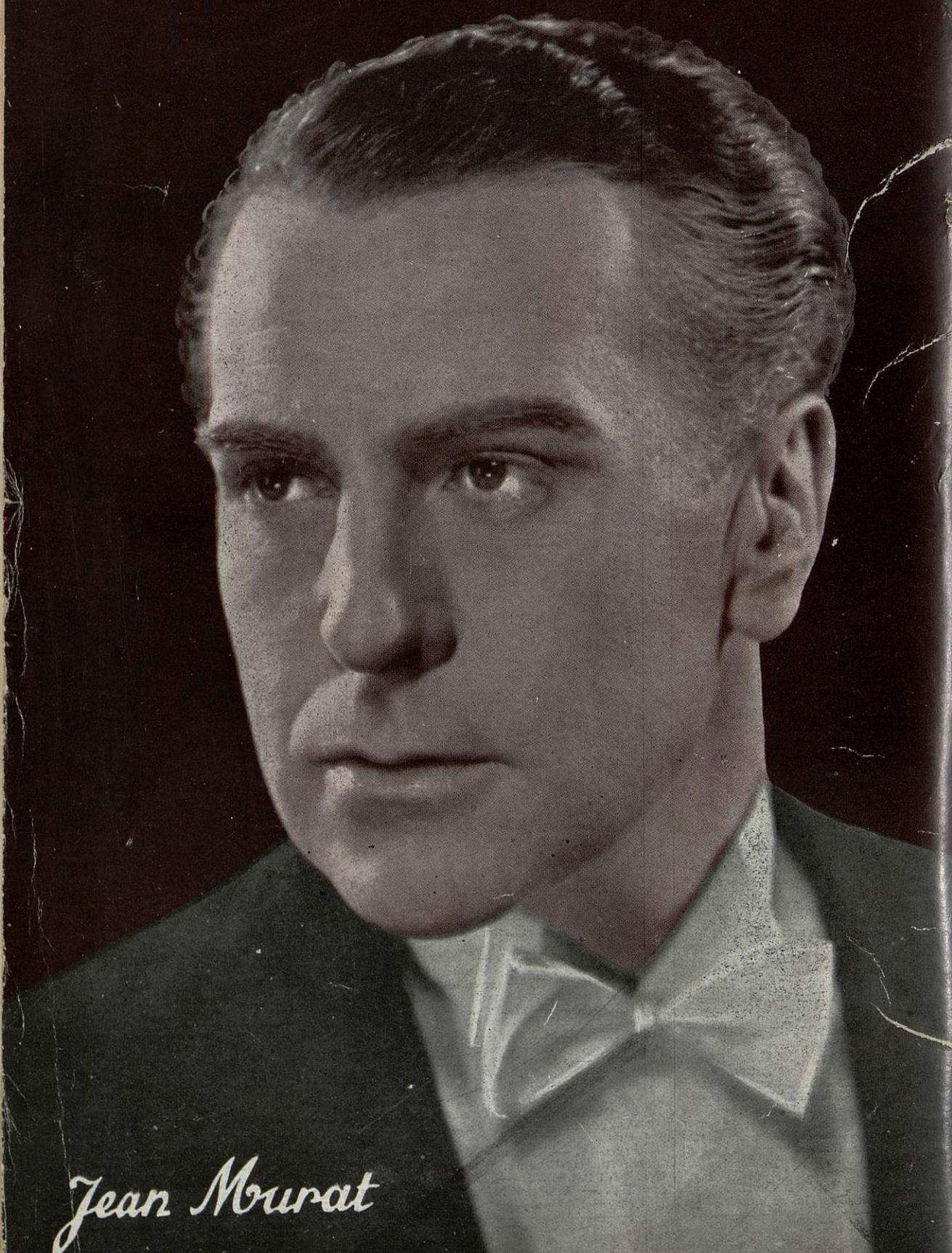
ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma
Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace.
— La Cigale. — Eden-Ciné. — Ciné-
ma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. —
Classic. — Fascati. — Cinéma-Théâ-
tral. — Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra Ci-
né-Opéra. — Ciné-Moderne.
GENEVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo.
— Capitole. — Grand Cinéma. —
Cinéma de Carouge.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHATEL. — Cinéma-Palace.

CINÉ MAGAZINE

29 NOVEMBRE 1934

1 fr. 50

TOUS LES JEUDIS



Jean Murat